

L'Hôtel de Paris

Du même auteur

Rouge Carmin, Paris, L'Harmattan, 2011.

Solange Combe

L'Hôtel de Paris

The logo for Orizons 2017 features a large, stylized letter 'O' on the left. Inside the 'O', there are two palm trees and a wavy line representing water. To the right of the 'O', the word 'Orizons' is written in a serif font, with the 'O' in 'Orizons' being smaller than the one in the logo. Below 'Orizons', the year '2017' is written in a smaller, sans-serif font.

Orizons
2017

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé, tome V*,
2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015

Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015

A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015

Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015

Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015

Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Robert Havas, *Parlons rat*, 2016

Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016

Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016

Pierre-Jean Memmi, *La Promesse*, 2016

Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016

Robert Pouderou, *Quelqu'un*, 2016

Pierre Nougaret, *L'inconnu du marque-page*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017

Monique Lise Cohen, *Métamorphose au ciel des solitudes*, 2017

Solange Combe, *L'Hôtel de Paris*, 2017

Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017

Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017

Raymond Espinose, *Distances, Carnets 2012-2015*, 2017

Mahmoud-Turki Khedher, *Les Funérailles de L'Éclipse*, 2017

Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017

Luisa Valenzuela, *Le masque sarde — Le profond secret de Perón*, 2017

Voir la collection complète des publications de « Littératures », voyez en ligne : www.editionsorizons.fr

Tout au long de la nuit, l'orage a mitraillé la campagne et jeté des gerbes d'eau en rafales laissant les prés spongieux et les rosiers meurtris. Au réveil, le ciel blanchi et terne des jours précédents a enfin retrouvé le bleu cobalt d'une limpide journée d'été.

J'ai ouvert la baie de l'atelier pour respirer à fond l'air frais débarrassé de ses charges électriques qui me rendaient nerveuse et m'avaient transformée en volatile tournoyant et grognant autour de mon travail qui n'avancait plus depuis des jours.

Enfin un calme respirable, des couleurs régénérées par la pluie, la nature remise en beauté ! Les grands arbres qui bordent les champs ont retrouvé leurs formes majestueuses, mêlant leurs feuilles souples aux aiguilles des cèdres encore vaillants malgré les tempêtes successives et ravageuses. Mon arbre préféré est le pin sylvestre qui, à quelques mètres sur la droite de l'atelier, se déploie avec caractère : j'aime sa ligne, sa façon de capter la lumière ou de la faire jaillir, radieuse, ocre rouge, bruyante presque. J'aime son odeur de pain brûlé les jours de grande chaleur, les aiguilles sèches qui, mêlées aux morceaux d'écorce brune, craquent sous mes pieds. C'est mon arbre roi, celui qui ne peut mourir, celui dont je surveille les

pousses au printemps et guette les maladies, celui qui me recharge quand je vais mal et me nourrit de sa palette de couleurs.

Sur une impulsion, je fonce vers la mezzanine, là où sont rangés les centaines de petits carnets de notes et de souvenirs que j'ai accumulés et que je feuillette avec espoir lorsque je suis face au blanc du papier ou à celui de l'écran. Mal classés, je me fie au look qui date plus ou moins précisément l'année du carnet. Après avoir survolé de nombreuses pages sans intérêt, je trouve enfin celles que je cherchais. Quelques lignes sous forme de liste, quelques dates et quelques noms et puis un lieu : celui du cimetière de Bagneux. Me voilà convaincue que c'est par là qu'il faut commencer.

Une fois à Bagneux, dans l'enceinte du cimetière de la ville de Paris avec un plan à la main, il faut trouver la tombe : celle-ci est tellement loin que j'ai repris ma voiture pour m'y rendre. Je compte les allées, passe et repasse devant les stèles, sans trouver la bonne. J'ai été prévenue. Certaines sont vieilles et illisibles. J'ai un drôle de frottement à l'estomac. Et si je ne trouvais pas. C'est impossible puisque l'information provient de mon père : « Ils sont enterrés à Bagneux, je ne sais pas pourquoi... »

Enfin, je trouve une tombe avec le nom que je cherche. Je me sens tout excitée. Je prends même quelques photos. Tout à coup je réalise que la date de la mort est inexacte puis je comprends que ce n'est pas la tombe de Jeanne. Je tourne autour, me dis que mon père n'a pas pu se tromper à ce point et qu'il n'avait aucune raison de mentir sur ce sujet. Il m'avait formellement indiqué que faute d'argent ils étaient tous les deux enterrés dans la même tombe. Me voilà désespérée, je décide de retourner à l'accueil, mais aucune information supplémentaire ne m'est donnée. Je n'ai plus aucune lucidité. Je ne peux plus demander à mon père, et je n'arrive même plus à me souvenir du nom de jeune fille de Jeanne, ma grand-mère.

Sur le chemin du retour, je suis prise d'un fou rire. Il s'agit forcément d'une erreur de cimetière. Dire que je commençais à échafauder des histoires rocambolesques... Si le nom de mon père n'est pas courant, il y en a quelques-uns tout de même. Ce jour-là, je me décidai à appeler la cousine germaine de mon père. Je n'avais pas eu de contact avec elle depuis des années, mais j'étais sûre qu'elle m'aiderait à reconstituer les grandes lignes de la vie de Jeanne, ma grand-mère, et de son fils aîné, mon oncle, tous deux sujets tabous. Tout d'abord, mon père s'était trompé : il ne s'agissait pas du cimetière parisien de Bagneux, mais de celui de Pantin.

L'histoire commence un matin d'octobre 1965.

Je suis sur le point de partir à l'école quand le téléphone sonne. Mon père décroche, il parle peu, reçoit des instructions, prend des notes. Maman vient dans ma chambre et m'annonce la mort de ma grand-mère : je vois passer dans le couloir mon père qui s'essuie les yeux. C'est la première fois que je le vois pleurer. Mon père alla seul à l'enterrement. Je ne glanai aucune information et n'en cherchai pas, car le sujet était trop sensible.

Peu de temps après, il revint avec trois objets aussi inattendus qu'insolites pour la petite fille que j'étais : une broche en turquoise représentant trois perruches, une paire de boucles d'oreilles et un bureau en marqueterie de forme bizarre qui me déplut au premier regard. Il me dit : « Voici ce que t'a laissé ta grand-mère, c'est tout ce qui lui restait. » J'appris dans la foulée qu'elle était morte brutalement d'un cancer des poumons, et dans un total dénuement.

Les bribes d'informations que j'obtins pendant mon enfance et mon adolescence provinrent essentiellement de ma mère. Elle avait un peu connu sa belle-mère au début de son mariage. Installée au Maroc, cette dernière venait une ou deux

fois par an à Paris. Puis du jour au lendemain, elle rompit avec toute la famille. Plus personne n'eut de nouvelles malgré tous les efforts que firent certains pour en obtenir.

En rangeant des affaires, je retrouvai un objet rescapé d'une lutte sans merci avec un âne en peluche, cadeau de mon parrain quand j'étais bébé. Cet objet était l'œil de l'âne ; année après année, j'avais réussi à démanteler la bête, dont il me restait le souvenir d'un gros animal sans doute trop grand pour moi et que je n'aimais que pour une seule raison : il m'avait été offert par mon oncle qui avait lui aussi disparu. En effet, Jean, le frère aîné de mon père Albert, était parti pour le Maroc avec sa mère. Domicile inconnu, retour du courrier. Lorsque je questionnais maman, je n'obtenais que des réponses vagues. « On ne sait pas ce qu'ils sont devenus, personne n'a de nouvelles. »

Un jour cependant que j'insistai pour en savoir plus sur mon parrain en l'espèce mon oncle, la réponse me troubla au point de ne plus jamais poser de questions. « Il a complètement disparu, il est peut-être clochard. » À la pensée que cet homme, dont on m'avait dit qu'il avait tout pour lui, puisse être SDF couchant sous un pont, je me sentais mal. Comment mon père qui donnait l'aumône à la sortie de la messe pouvait-il supporter que son frère traîne quelque part en demandant ? Ça ne tournait pas rond. Je n'arrivais pas dans ma petite tête de l'époque à comprendre ce qui avait pu se passer.

Bien plus tard, alors que je me préparais à organiser ma première exposition de peinture, je fus confronté à un problème de signature. Je ne souhaitais pas signer sous mon nom de jeune fille, trouvais que mon nom de femme mariée était un peu marqué par la personnalité d'autres propriétaires et donc j'en vins à faire resurgir les noms de ma mère et de ma grand-mère. L'exercice prit une ampleur insoupçonnée. Aucun des noms n'était neutre ; ils portaient des souvenirs, des tempéraments, des ressemblances auxquelles j'avais plus ou moins

envie de me frotter. Lorsque j'envisageais celui de Jeanne, je me trouvais face à un vide. Si peu d'informations, une malheureuse photo, quelques commentaires ancrés dans ma mémoire. Bien vite, je me rendis compte qu'il était plus facile de prendre une décision face à des noms incarnés que face à une figure aussi vague. J'avais cru le contraire : puisque je savais si peu de choses sur elle, je pouvais construire une nouvelle identité, faire revivre ce nom dans une aventure artistique. Toutefois, je ne parvenais pas à me décider. Et puis, de façon inattendue, je rencontrai une galeriste à laquelle je posai la question. Je me sentis glacée par sa réponse. « Vous l'aimiez, cette grand-mère ? Elle vous a légué quelque chose d'important ? Quelque chose que vous souhaitez faire perdurer, à votre façon ? »

Le peu que je savais sur elle confinait au mystère dont l'opacité était lourde de sous-entendus. Je sentais de la souffrance, de l'égoïsme. J'avais voulu retenir la beauté, l'élégance, les beaux objets, j'avais été affligée par la sécheresse des commentaires et des non-dits. Avais-je été portée par l'envie de réhabiliter l'image de Jeanne dont je portais le prénom en second sur l'état civil ? Instinctivement, je m'étais sentie embarrassée, oscillant entre le désir de larguer les superstitions et la peur de me charger d'un passé qui ne m'appartenait pas. Comme le malaise perdurait lorsque je prononçais son nom et qu'aucune force positive ne l'accompagnait, je choisis une voie plus légère et abandonnai l'idée d'utiliser un nom somme toute banni par la famille.

Les années passèrent et je n'avais plus eu l'occasion de penser à ma grand-mère jusqu'au jour où je déménageai et dû prendre une décision sur le petit meuble qu'elle m'avait légué. Tout remonta à la surface, y compris les souvenirs de mon grand-père remisé au plus profond de ma mémoire, car pendant des années j'eus honte de lui.

Avec le temps vint la tolérance. D'une part, j'avais de la reconnaissance envers sa deuxième femme que nous appelions

Madame et qui avait envers nous une gentillesse inouïe, d'autre part, je développai en vieillissant de la compassion envers cet homme. Rien de bien glorieux, mais au moins, j'éprouvais une forme d'intérêt pour lui. Précédemment, je passais de l'indifférence au mépris. Son visage joufflu, son langage de plouc, ses centres d'intérêt qui ne dépassaient pas le tiercé me tapaient sur les nerfs. Je n'acceptais pas cette descendance et maman ne m'y aidait pas. Elle ne cachait pas son malaise lorsque nous allions les voir.

Par ailleurs, quelqu'un me parla d'une histoire qui fit résonance en moi. Un homme était devenu catatonique, incapable de résister à la perversité narcissique de sa femme. Son seul moyen de rester vivant fut de se taire pour le restant de ses jours. Je m'imaginai que mon grand-père était devenu le bonhomme invertébré que je connaissais à cause de sa première femme, ma grand-mère. Cela me permit de lui pardonner son désintérêt pour ma sœur et moi, d'accepter qu'il n'ait rien à dire, qu'il roupille toute la journée et qu'il mange comme quatre en faisant du bruit. Cela m'arrangeait de trouver des circonstances atténuantes à son comportement. Du jour où je bâtis cette hypothèse, tout alla mieux et je voulus en savoir plus sur cette grand-mère infâme qui avait traumatisé son mari.

Il y a seulement quelques années, je me décidai enfin à creuser l'histoire de Jeanne et seule Anaïs, la cousine germaine de mon père, pouvait m'aider à la reconstituer. Très étonnée d'apprendre mon ignorance, elle accepta volontiers de m'aider, car cela lui faisait plaisir. Non seulement elle avait bien connu ma grand-mère, mais elle l'avait admirée. Pour moi, c'était une chance, car pour la première fois j'entendais parler de ma grand-mère dans des termes élogieux.

En juin 1940, l'approche des Allemands avait précipité les Parisiens sur les routes. Un exode massif vers le sud avait pris place ; il fallait à tout prix traverser la Loire. Les ponts, goulets d'étranglement, devenus la proie des Allemands et la défense de l'Armée française, tombèrent tour à tour sous les feux de l'une ou de l'autre des parties.

Le rythme des convois était chaotique. L'affolement, le manque de ravitaillement et les pannes d'essence créaient des embouteillages monstres. Les rumeurs sur l'avancée des Allemands, la peur, les accidents et les blessés rendirent l'exode épouvantable. Les bombardements le transformèrent en sinistre national.

Comme tant d'autres parents, à l'annonce de l'invasion imminente de Paris par l'armée allemande, Jeanne et son mari avaient pris la décision d'envoyer leurs deux enfants à la campagne. La ferme des grands-parents était confortable et c'était l'été. Jeanne prit la route, avec ses deux fils et de nombreux bagages, laissant mon grand-père, Jules, s'occuper des affaires.

Deux cousins germains du même âge conduits par leurs parents devaient quitter Paris à peu près au même moment pour rejoindre la ferme familiale. Personne ne connaissait leurs itinéraires respectifs. Deux familles, quatre garçons, tous partis de Paris début juin et attendus là-bas fébrilement. Le télé-

phone ne sonnait pas beaucoup et marchait très mal. Les jours passaient sans nouvelles, jusqu'à cette terrible information que le pont de Blois avait été bombardé et que des membres de la famille avaient été tués. Anaïs apprit qu'il s'agissait des parents des deux autres cousins. Après des recherches dans des conditions horribles qu'Anaïs ne me raconta pas en détail, mais qui la marquèrent à vie, ses parents recueillirent deux orphelins terrassés par la peur et le chagrin.

Jeanne et ses deux fils, Jean et Albert, avaient emprunté une autre route et avaient ainsi échappé à la catastrophe. Jeanne, ma grand-mère, s'installa à la ferme sans savoir quand elle pourrait repartir. En effet, l'armistice signé le 22 juin 1940 fit tout basculer. En quelques jours, la configuration du pays changea. À une vitesse supersonique, la France fut coupée en deux avec l'établissement d'une ligne de démarcation. En réalité, le pays fut divisé en quatre : la zone occupée dans laquelle se trouvait Paris, la zone non occupée où était le petit village de la famille dans l'Allier, une zone interdite dans l'extrême nord de la France et la zone Alsace-Lorraine, brutalement annexée à l'Allemagne. Impossible de regagner Paris qui se trouvait en zone occupée.

Même si pendant plusieurs semaines aucune information fiable n'était donnée sur le tracé précis de la ligne, les quotidiens régionaux rappelaient qu'aucun déplacement ne pouvait avoir lieu sans autorisation. De toute façon, il n'y avait plus de trains et les routes étaient dans un état lamentable, en raison des véhicules en panne d'essence abandonnés, du matériel cassé, de chevaux morts et de gens totalement perdus. Le retour des réfugiés qui avaient fui le nord et qui voulaient y revenir s'étalera sur trois mois jusqu'à la fin septembre et se fit dans des conditions extrêmement pénibles.

Jeanne remerciait le ciel d'être avec ses deux garçons. Les communications étant interrompues, elle ne put pas informer Jules, son mari resté à Paris, qu'ils étaient tous les trois vivants.

Il devait se faire un sang d'encre. Dès que cela lui fut possible, la famille publia des petites annonces dans les journaux pour donner des nouvelles. Avait-elle utilisé les émissions de radio qui dès fin juin 1940 lançait des appels pour répondre aux sollicitations des personnes à la recherche d'un proche égaré ?

Jeanne passa l'été à la ferme et deux bras supplémentaires facilitèrent les travaux de récolte. C'est pendant ce séjour que ma cousine Anaïs se rapprocha de ma grand-mère. Elle me confia qu'elle admirait son style, sa façon de s'habiller, sa coiffure. Les cheveux coupés très courts étaient peu courants à cette époque. Ils mettaient en valeur ses yeux d'un bleu inhabituel, très foncé.

« Comment fais-tu pour avoir d'aussi jolis vêtements ? » lui avait demandé Anaïs un matin au cours duquel elle avait mal supporté de voir sa propre mère dans la même robe à carreaux qu'elle portait depuis trois jours.

« Il suffit d'en avoir envie, on se débrouille toujours ensuite. Je fais des échanges, je retaille, je brode », lui avait-elle répondu.

Elle était ici et ailleurs en même temps, toujours en train de s'affairer. Jeanne s'était émancipée et affranchie de la campagne, qu'elle n'avait jamais supportée.

« Tu ne vas pas faire ta vie ici ? avait-elle un jour glissé dans l'oreille d'Anaïs. Je t'aiderai à t'installer à Paris, quand tu seras prête. »

Pendant le temps que Jeanne passa à la ferme, elle et Anaïs se côtoyèrent avec plaisir. Anaïs devenait un peu la fille que ma grand-mère n'avait pas et Jeanne apportait à ma cousine de l'élégance et de la fantaisie dont sa mère était dépourvue. Une sorte de complicité filiale s'était établie entre elles. Néanmoins, Anaïs faisait attention à ne pas commettre trop de sottises au contact de ses cousins, même si elle les adorait et les suivait partout. Les représailles pouvaient être terribles, car Jeanne était très sévère. « Les garçons, ça s'élève

à la dure », répliquait-elle si on lui faisait remarquer qu'elle y allait trop fort.

Les deux fils de Jeanne répondaient à ses requêtes au doigt et à l'œil.

« Ne prends pas trop exemple sur Jeanne, disait la mère d'Anaïs à sa fille. Je vois bien que tu l'admires, mais elle est loin d'être parfaite, crois-moi », renchérisait-elle.

Ma cousine se disait que sa mère devait l'envier, que sa beauté et son aisance naturelles faisaient de l'ombre à son frère Jules, le mari de Jeanne, beaucoup moins flamboyant qu'elle.

Un jour, Jeanne s'emporta contre Albert, son second fils. Elle n'éleva pas tellement le ton, mais son regard menaçant fulminait et ses propos cinglants semblaient disproportionnés. Elle le traita de moins que rien devant témoins tout en encensant Jean, son aîné, de façon éhontée. Anaïs me dit s'être enfuie à l'autre extrémité de la ferme, par peur et par lâcheté, soucieuse de ne pas tomber en disgrâce à son tour.

Jeanne, ostensiblement, préférait Jean, l'aîné. À 14 ans, il avait déjà une certaine allure, peut-être était-ce cela qui lui plaisait. Lorsqu'il pénétrait dans une pièce, elle le suivait du regard avec tendresse, toujours prête à le défendre et à l'excuser. Jules n'approuvait pas le comportement de ma grand-mère et lui avait expliqué que l'on pouvait être sévère à condition d'être juste. Or il l'avait prise de nombreuses fois en flagrant délit de favoritisme.

« Tu ne peux pas te comporter comme une maîtresse avec son chouchou : c'est beaucoup plus grave avec ses propres enfants.

— Arrête donc, je ne suis pas injuste, c'est Albert qui fait toujours les pires bêtises et qui se tient mal. Il devrait même aller en pension, il a une mauvaise influence sur son frère.

— Sûrement pas, Albert est plus difficile, mais il empêche Jean de rester dans tes jupons.

— Il a besoin de sa mère, voilà tout. »

Jules n'avait jamais le dernier mot quand ils parlaient des enfants. Ce qui était incontrôlable chez Albert venait de lui, Jules, et tout ce qui était louable chez Jean venait d'elle. Ses commentaires à l'emporte-pièce étaient simplistes. Hélas, Jules n'avait pas son sens de la répartie et il lui en coûtait d'argumenter, elle était si sûre de ses faits et gestes. Expliquer ce qu'il ressentait lui demandait un effort considérable. Il avait bien essayé de lui démontrer son injustice quand elle réprimandait Albert sans savoir qui était le fautif ou pire, quand elle excusait Jean pour une faute qu'elle aurait dû punir, mais elle n'écoutait rien.

Une chose est sûre, c'est que lorsqu'elle n'était pas auprès de ses fils, les deux garçons se détendaient tout naturellement. Albert parce qu'il se sentait libre et Jean parce qu'il pouvait cesser de plaire.

À 15 ans, Jeanne avait quitté sa campagne, hébergée par sa tante qui vivait à Paris et auprès de laquelle elle resta jusqu'à sa rencontre avec Jules, son futur mari. Il la convainquit de venir travailler avec lui dans un hôtel meublé que tenait son oncle, le père des petits cousins qui se retrouvèrent orphelins après le bombardement du pont de Blois. Les appartements faisant défaut depuis la Première Guerre, l'affaire était florissante. Jeanne aimait le contact avec les clients et les deux jeunes gens s'accordèrent très vite, même si les mauvaises langues dirent qu'elle avait vu en lui celui qui lui permettrait une certaine ascension sociale. Il avait dû être attiré par sa détermination et sa beauté, son énergie et une envie d'en découdre avec la vie. L'avait-il séduite par sa gentillesse ? C'est ce que j'ai entendu dire plus tard, après les événements. Il faut avouer que le Jules que je connus n'avait rien d'attirant, au contraire de ma grand-mère qui, dans mon souvenir grâce aux rares photos que j'avais vues, était lumineuse.

Jules lui offrait un certain confort. Lorsqu'ils se marièrent, Jeanne n'avait que 18 ans. Ayant quelques économies, ils vou-

lurent avoir leur hôtel et si Jules était le moins impatient des deux, il fut conquis lorsque Jeanne revint avec un bien dont la localisation, rue Bonaparte dans le 6^e arrondissement de Paris, était inespérée.

Je n'avais aucun souvenir du lieu, car si je connaissais le plaisir que mon père Albert avait à sillonner Saint-Germain-des-Prés, je n'avais pas fait le lien avec son enfance passée à l'hôtel situé dans le quartier. Ce n'est que bien plus tard, lorsque je commençai mes cours du soir aux Beaux-Arts de Paris que je découvris l'adresse. En effet, lors d'un déjeuner dominical détesté chez mon grand-père, ce dernier me lâcha une information de taille : « On était juste derrière, les fenêtres donnaient sur la cour des Beaux-Arts et on touchait le grand amphi de dessin. » Ce fut tout, car il se referma bien vite sur ses souvenirs et moi, l'idiot qui ne s'intéressait pas encore à cette histoire, ne cherchai pas à en savoir davantage.

Toutefois, lorsque j'allais dessiner du nu dans le fameux amphi de morphologie, si les paroles de Jules me revenaient en mémoire et me déconcentraient, elles ne me poussèrent pas à cette époque à investiguer davantage. Je profitais de l'École, de sa situation exceptionnelle au cœur d'un quartier que j'aurais adoré arpenter quand j'étais étudiante en Droit. C'était trop tard, cet endroit n'était pas le mien, et si mon père par contre s'y sentait comme un poisson dans l'eau, ce n'était pas mon cas. Je fis de nombreuses tentatives pour m'en rapprocher, éprouver des sensations agréables au cours de mes ballades dans ces rues aux sonorités mythiques évoquant les peintres, les écrivains et les poètes qui s'y étaient posés. Elles ne firent qu'accentuer mon malaise. Était-ce dû au manque de respect que j'éprouvais pour mon grand-père ? Développais-je une sorte de honte vis-à-vis de cette grand-mère qui aurait pu nous léguer des souvenirs dont nous aurions pu être fiers ?

Mes premiers cours eurent lieu pendant l'été et du matin au soir je dessinais soit dans un atelier donnant sur le quai Ma-